

**Ph 4, 4-9 / Jn 12, 1 – 18**

l'Évangile de ce jour nous relate deux évènements situés chronologiquement « *six jours avant la Pâques* ». L'un se passe à Béthanie, chez Marthe et Marie dont le frère Lazare a été ressuscité par son ami Jésus, l'autre à Jérusalem où Le Christ fait son entrée, monté sur un ânon et acclamé par une foule en liesse. Ces deux évènements se déroulent dans une ambiance très différente : l'onction de Marie à Béthanie est toute faite d'intériorité, de recueillement, d'intimité. L'entrée à Jérusalem se fait dans les acclamations bruyantes, les démonstrations de joie et d'allégresse, dans l'exaltation extériorisée. Ce qui est commun cependant à ces deux événements, c'est le désir de rendre gloire à Celui qui est reconnu comme le Seigneur. Pourtant, une certaine pesanteur est présente tout au long de ce récit. Jésus ne parle pas beaucoup. Les seules paroles qu'il prononce, c'est à Béthanie, pour évoquer sa mort prochaine : « *Laisse-la, c'est pour le jour de ma sépulture qu'elle a gardé ce parfum* ». Voilà la cause de la gravité qui émane de ce texte : Jésus sait que « son heure est venue ». Toute son œuvre et le sens de sa mission vont enfin être révélés au grand jour et à la multitude : « *il fallait que le Fils de l'homme souffrît beaucoup, qu'il fût rejeté par les anciens, par les principaux sacrificateurs et par les scribes, qu'il fût mis à mort, et qu'il ressuscitât le troisième jour* » (Lc 9, 22). Toute la personne de Jésus est entièrement focalisée sur le fait de remplir la mission que lui a confiée le Père : prendre dans sa chair d'homme le péché du monde et le mettre à mort pour que l'homme puisse à nouveau s'unir au Dieu Trinitaire.

La foule en liesse est-elle consciente de cela ? Certainement pas. D'ailleurs, quels sont ceux qui ont compris Jésus quand il a annoncé à ses disciples quelle serait sa fin humaine ? Même les plus proches d'entre eux ne l'ont pas entendu. Le silence de Jésus face à cette foule est éloquent : il sait le malentendu. Sa seule réponse consiste à monter sur un ânon, monture ne convenant pas aux rois, mais aux plus humbles des serviteurs, actualisant ainsi la prophétie de Zacharie (9, 9) : « *Voici ton Roi qui vient, il est juste, sauveur et doux, monté sur un ânon, fils d'une ânesse* ». Par ce geste, Jésus dévoile aux yeux de tous quelle **est la vraie nature de sa royauté : le pouvoir de l'humilité et de l'Amour**. Si Jésus sait que ces acclamations sont fondées sur un malentendu, il ne les condamne pas. Il aurait pu le faire comme Il avait condamné et chassé les marchands du temple. Il se tait, car en tant que Fils de Dieu, que seconde personne de la Sainte Trinité, il est Roi, en effet. Ces acclamations sont légitimes, mais leurs motifs ne sont pas justes. L'énergie qui pousse la foule à l'enthousiasme et à la liesse est bonne, mais ses raisons sont trompeuses, car elles s'appuient sur le désir de puissance terrestre, du pouvoir sur les choses et les êtres : tout ce que le Christ refuse pour asseoir une Royauté qui ne s'impose pas, mais qui est le projet d'une relation renouvelée entre Dieu et les hommes. La semaine qui suivra l'entrée « triomphale à Jérusalem », à savoir la Passion, la mort et la Résurrection mettra chacun devant cette réalité proclamée par Jésus : « *Mon Royaume n'est pas de ce monde* » (Jn 18, 36).

L'enthousiasme de la foule n'a pas à être condamné, mais réorienté, épuré, débarrassé de ses passions mondaines pour s'élever au niveau où le Seigneur nous attend : l'Amour crucifié et crucifiant.

Aujourd'hui, l'Église, notre paroisse a la grâce et la joie d'accueillir quatre nouveaux membres en son sein. Nous sommes dans l'enthousiasme de ces entrées dans l'Église, « la nouvelle Jérusalem ». Marie, Jeanne, Amélie et Matthieu sont, nous le savons, pleins de ferveur et de zèle face à cette nouvelle vie qui s'annonce et nous partageons ces sentiments qu'il faut nourrir et entretenir le plus longtemps possible. Mais n'en restons pas au niveau des acclamations de la foule, l'entrée que nous attendons, c'est celle que Jésus nous a promis si nous voulons bien y consentir : c'est celle de l'Esprit-Saint qui vient faire sa demeure en nous. Les entrées ou processions que nous vivons chaque dimanche lors de la Divine Liturgie, le petite entrée avec l'Évangile, la parole de Dieu, son Verbe, et la grande entrée avec le Corps et le Sang du Christ sont les signes liturgiques de l'accueil que nous sommes appelés à faire au Seigneur dans notre cœur, au plus profond de nous-mêmes, car c'est là que le Seigneur veut pénétrer et demeurer, afin que notre vie devienne une vie en Christ selon l'exemple de l'apôtre Paul qui nous dit « *ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi* ». (Ga 2, 20). Sans cette démarche personnelle, sans cette transposition d'un lieu géographique au lieu de notre cœur, l'entrée à Jérusalem que nous célébrons aujourd'hui ne sera qu'une commémoration historique, une belle cérémonie mais qui deviendra peu à peu un rite ayant perdu tout le dynamisme de la transformation à laquelle nous sommes appelés. Les rameaux dont nous ornerons nos icônes seront là pour nous le rappeler.

Souvenons-nous aussi de l'enthousiasme de la foule qui acclamait triomphalement Jésus avant de se détourner de Lui jusqu'à le faire mourir. Regardons avec sincérité notre vie spirituelle qui est faite de moments d'enthousiasme, mais aussi de périodes de tiédeur, de paresse. C'est le temps de l'épreuve où nous laissons la voie libre à celui qui veut tuer le Christ en nous, à l'instar de Judas à Béthanie ou des grands prêtres à Jérusalem. Nous passons tous par ces moments où la ferveur nous a quitté, où le doute s'insinue. Nous nous sentons abandonnés de Dieu mais en réalité c'est nous qui nous sommes éloignés de Lui. C'est alors le moment de réentendre l'Évangile du baptême dans lequel le Seigneur nous fait une promesse très claire : « *Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde* ».

Amen.